

En novembre 2006, les éditions du Pin à Crochet à Pau ont réalisé un livre superbe sur l'histoire pyrénéenne de Jean et Pierre Ravier. Cet ouvrage, « 60 ans de Pyrénéisme » sera peut-être un jour traduit en castillan. Il fut écrit à quatre mains par Jean François Labourie et Rainier Munsch « Bunny ». Ce dernier venait d'achever ses textes quand il disparut le 30 juillet 2006 sur les flancs du Pène Médada dans le massif de Gourette.

Bunny s'était immergé avec passion dans l'entreprise du « bouquin des Raviers » en ouvrant son propre album de souvenirs... J'ai lu un à un, avec engouement, au fil de leur création ses histoires de montagne, tranches de vie pyrénéiste mêlant ses traces à celles de Jean et Pierre.

On y rencontre le goût en commun de la découverte, la recherche des terrains inconnus, des affinités encordées, engagées dans la pierre.

Dans cet ouvrage, en introduction aux textes de Bunny, j'avais écrit ces quelques lignes :

*"Impose ta chance, serre ton bonheur et va vers ton risque. À te regarder, ils s'habitueront".**

René Char

Je ne pourrai pas le raconter à Bunny...

Ces jours-ci je me suis fait mordre par une vipère... cette anecdote, serait devenue sienne. Nous avons toujours vécu en bons termes avec le monde animal... les isards nous tenaient en respect, les marmottes nous sifflaient et nous parlions couramment la langue vautour...

Un péril nouveau allait hanter nos escapades verticales, car Bunny n'aurait pas manqué de sublimer ce qui m'était arrivé pour en faire une anecdote collective, pour enrichir son panel d'images, de ces images parlantes qui lui permettaient d'expliquer un passage d'A4 à un poissonnier de Lille. A mouliner pour nous cette aventure mineure dans sa tête, il n'aurait pas manqué de repenser toutes les marches d'approche des sierras ibériques.

Je parlais peu, j'aimais l'écouter...

Le métier de guide, il le célébrait et le défendait ; ses prises de position, ses qualités d'orateur sans détours nous ont marqués. Il excellait dans l'art difficile d'exprimer ses idées. Dans les assemblées, ses interventions étaient attendues. Il écoutait, comme endormi puis, mal à l'aise dans cette position d'auditeur, il commençait à se dandiner sur son siège : il ordonnait ses idées. On savait qu'il allait bientôt prendre la parole. Et quelle parole !

« Ecoutez les gars »

Il allait surmonter sa timidité, il allait remettre en place les choses et les gens, exposer sa façon de voir, sa manière sobre, très singulière à tous les points de vue, de pratiquer le métier – une vision d’homme libre... qu’il a transmise par l’écriture, une lucidité sur les choses, un discours limpide ...

et quand Bunny avait mis un point, il n’y avait pas grand chose à rajouter.

Ce goût pour la parole partagée, le partage des expériences personnelles à travers une parole imagée, faisaient de lui un repère, un maître à penser, une référence.

J’avais comme compagnon de cordée cet ami de tous les jours.

Il me reste les souvenirs de nos aventures.

« *j’ai envie de romarin* »

A l’approche de l’hiver, on tirait l’automne le plus longtemps possible. Bientôt sur le calcaire, l’onglée l’emporterait... Bientôt Bunny allait sortir les skis.

J’avais alors droit au chapitre qui tentait de me convaincre de l’intérêt – il parlait peu du plaisir – de ces outils pour parcourir la montagne en hiver. Mais comment aurais-je pu un jour le croire quand, début mai, il m’annonçait sur l’air des lampions :

« Bon, ça y est j’ai rangé les skis, les araignées peuvent s’y installer... »

Bunny est rentré.

Le temps des petits voyages est revenu. C’est le retour vers la pierre, vers l’Espagne. Les cafés, chez l’un, chez l’autre, à la Cordo* rythment les projets à venir. Il y a les topos bien sûr, auxquels il donne une extrême confidentialité : des dossiers secrets ! Il y a ces lignes, ces chemins de roc qui n’existent pas encore.

« Tu prends le matos, je prends la corde »

Nous avons partagé de belles voies, de celles d’où l’on sort la gorge asséchée, fourbus et repus...

Sur les deux versants des Pyrénées, les grands motifs encore vierges se font rares. Malgré leur potentiel énorme, les parois du Canyon d’Ordesa n’échappent pas à la règle. L’escalade exceptionnelle que l’on peut rencontrer sur ces murailles de calcaire gréseux a depuis longtemps attiré les amateurs d’ouvertures et aujourd’hui une centaine de voies parcourent l’élégant Tozal, les parois du Gallinero et la face occidentale de la Fraucata. Sur cette dernière, un itinéraire évident restait à révéler, un vaste dièdre surplombant fendait la muraille.

En digne précurseur de ce massif, Bunny avait repéré depuis longtemps ces fissures déversées ; il évoquait avec emphase l’ambiance qui devait y régner.

Une visite vers ce motif oublié s’imposait.

Le printemps venu, j'ai hâte de retrouver Ordesa ; l'escalade que l'on y rencontre me plaît ; elle demande attention et détermination dans un jeu où grimper et se protéger vont de connivence.

En ce début juillet, nous voici, Bunny et moi à pied d'œuvre. Le matériel de bivouac a été laissé près de la cabane de Cotatuero car, dans notre emploi du temps établi avec hâte, nous fixons aujourd'hui trois ou quatre longueurs pour sortir le lendemain. Le vague pilier que nous empruntons, pour contourner une large barrière de surplombs, nous plonge dans l'ambiance ; aussi, quand nous sortons de la grande cheminée déversée repérée depuis le bas, le constat est-il évident : ces quatre premières longueurs nous ont fait prendre beaucoup de dévers et la complexité du terrain ne nous permet pas de fixer dans de bonnes conditions. Dans un instant de flottement, amusés par cette situation cocasse, nous dressons la courte liste de nos victuailles, quelques biscuits, deux litres d'eau, une poignée de bonbons et un coupe-vent pour deux ; nous voyagerons léger. Puis, comme pour parapher la décision de continuer, nous entamons une grande traversée au-dessus des surplombs. Elle nous mène à de petites terrasses, lieux idéal pour bivouaquer..

L'aube pointe un ciel chargé, la nuit a été fraîche.

Notre itinéraire est évident, chaque mètre de fissure gravie nous jette un peu plus dans le vide.

L'euphorie bon enfant a maintenant laissé la place à la concentration ; mon compagnon de cordée a l'humour moins volubile ; il s'en sert avec parcimonie pour détendre l'atmosphère quand vient son tour de reprendre la tête. Hâtés d'en découdre, les rencontres aux relais, maintenant de plus en plus exigus, sont brèves. Nous chargeons le matériel sur nos épaules avec urgence, pressés de connaître la suite. Bientôt le petit toit de sortie est en vue ; il est le dernier obstacle, le final d'un beau spectacle.

Nous quittons la verticale pour deux heures de marche en chaussons vers les torrents du Cotatuero où nous pouvons épancher notre soif.

Mais il y avait aussi ces petits voyages où nous oublions presque que la corde était dans le coffre, où grimper n'était qu'un prétexte. Être ensemble c'est tout. Le café est bien meilleur à Pont de Suert.

Christian Ravier

*La Cordonnerie Berlioz, autrement dite « Les Artisans de la Montagne », est le lieu de rendez-vous des montagnards, quartier Berlioz à Pau, sur lequel règnent Patrick Darrius et Pascal Authier

*Le poème de René Char est extrait d'un recueil qui s'appelle " Rougeurs des Matinaux " c'est édité en poche chez Gallimard poésie.

